

27 août 2023

N° 74

# L'ÎLOT

www.filminsulaire.com

## Le Quotidien du FIFIG



### L'édito

#### To kilt or not to kilt

Tout a commencé comme beaucoup de bonnes idées sur un moment où nous avions de la connerie.

Un ami bouilleur de moule et moi nous sommes dit que ça serait sympa de se mettre à la mode écossaise et de nous essayer au Kilt.

Comme l'a dit notre co-président hier soir pendant la cérémonie de remise des prix, l'organisation du festival se fait toujours un peu à l'arrache. Donc two weeks ago, nous n'avions donc toujours pas de Kilt. La solution amazon nous attirait mais comme nous aimons le poumon de notre petite planète, nous avons demandé à des amis.

Pour garder l'anonymat de notre passeur de kilt, nous l'appellerons Mélanie. Au détour d'un dark and stormy (Daniels), j'ai dit que je cherchais un Kilt. La magie de groix a opéré.

Mélanie (nom de scène), m'a dit, "mais je peux demander à mon

papa, il connaît Andrew Hunter qui enseigne la cornemuse à Lorient et qui fait du deal de kilts on the side".

Mais revenons à notre sujet, le kilt. Ce fut (de scotch) une certaine révélation. Chaud quand le vent du soir fait tomber la température. Mais aussi important, rafraîchissant quand le soleil tape.

Je comprend beaucoup mieux cette fantaisie vestimentaire.

Je me demande si je ne vais pas continuer tout au long de l'année et voir ce que cela donne en hiver. En tant qu'homme qui essaie de se déconstruire pour mieux rebondir, j'ai l'impression d'avoir une meilleure compréhension des contraintes de la vie en jupe.

Mais pourquoi n'y a-t'il pas de poches ?

La vie en Kilt n'est pas nécessairement facile, des regards et des mains parfois insistantes essayent de savoir. Comando style ou pas ? Il faut garder le mystère.

Au moins il y a une certaine égalité. Il faut bien commencer quelque part.

J'aime bien le mystère. Ça fait parler. Il faut parler.

D'ailleurs, on parle autour d'un petit café ?

Signing off pour cette édition.

Au nom de toute l'équipe de l'îlot et du FIFIG, un grand thank you and see you next année.  
Bisous les cocottes et les cocos.

Bonsaï.

# Les lauréats

## Portraits des trois réalisateurs primés

Giulia Amati, Kristos, le dernier enfant

Giulia Amati est une réalisatrice et productrice franco-italienne. Après des études de philosophie et de vidéo à Rome et New York, elle fonde en 2013 Blink Blink Prod. Elle produit et réalise alors trois longs métrages : This is my land... Hebron, sur l'occupation israélienne en Cisjordanie, et Shashamane, sur le panafricanisme et le retour d'Afro-descendants jamaïcains en Ethiopie. Elle a amené sa caméra dans des contextes difficiles tels que la Cisjordanie ou les camps de réfugiés de Grèce, dans lesquels elle met un point d'honneur à passer beaucoup de temps : pour Giulia, la création d'un lien émotionnel au lieu est essentiel afin de pouvoir le raconter.

Kristos, le dernier enfant illustre le choix difficile du dernier enfant de l'île d'Arki en Grèce : suivre l'héritage familial incarné par son père, rester et devenir berger, ou poursuivre l'école loin de ses racines ? Nous retrouvons ici le thème intemporel de l'enfance insulaire et de la trajectoire de la jeunesse, déterminante dans le destin de ces territoires.

Jean-Marc Lacaze, Malavoune Tango

Malavoune Tango est le premier long-métrage documentaire de Jean-Marc Lacaze, artiste plasticien vivant à la Réunion.

Il vit une enfance marquée par les déménagements d'île en île, de continent en continent. En quelque sorte un insulaire du monde qui finalement revient habiter et travailler à La Réunion en 2010 après avoir terminé ses études d'arts à Marseille et Toulouse.

En tant que plasticien, il développe une réflexion teintée d'ironie sur les contradictions de la société globalisée : les migrations, la religion, ou le colonialisme sont des thèmes qu'il aborde à travers des médiums variés tels que la performance, la vidéo, la peinture, la sculpture...

Malavoune Tango est la concrétisation d'une réflexion sur la citoyenneté à Mayotte combinée à un projet déjà initié sur la figure du chien errant. Le long métrage dresse le portrait de jeunes hommes "qui ne sont rien" : certains sans papiers, vivant cachés dans la jungle accompagnés de leurs chiens. Une démonstration des contradictions des projets nationaux pour ce département d'Outre-mer et la mise en lumière de destins invisibles.

Benjamin Colaux, Austral

Benjamin Colaux est un réalisateur et monteur belge diplômé de l'Institut des Arts de Diffusion. Pluridisciplinaire talentueux, il scénarise la bande dessinée Blue of Straw. Son premier long-métrage, Reveka, documente le travail minier en Bolivie. Les thèmes de la vie, de la mort, ou de la peur constituent les interrogations sous-jacentes de ses travaux.

Souhaitant réaliser un film sur le surmontement des peurs - en particulier celle de l'étouffement -, il choisit de parcourir le Chili en quête de personnages qui incarneraient cette histoire très personnelle. C'est ainsi qu'il rencontre les protagonistes d'Austral, des pêcheurs chiliens de l'extrême sud du pays. Noir et blanc dans un souci de rendre cette histoire intemporelle, la mer semble un flot d'encre dévastatrice capable d'anéantir ou au contraire donner vie à ces marins atteints de cette "addiction morbide" à l'océan.

# Le palmares

Île d'or: Malavoune tango

Prix Lucien Kimitété: Austral

Coup de cœur du jury: Kristos, le dernier enfant

Prix du public

# La Caméra de Magda

# L'œil de Jules

## Derrière les coulisses

Pour ce dernier numéro de la 22e édition du Fifi, j'avais envie de vous transporter de l'autre côté de la scène et de vous parler de la fabrication de l'îlot, celui-là même que vous lisez et qui n'existe pas à l'heure où j'écris ces mots, parce que c'est un processus intéressant. Notre histoire commence le matin, entre 9h30 et 10h, heure à laquelle les différents journalistes bénévoles se réunissent dans une salle à manger, à l'étage de l'accueil à Port Lay. Ainsi débutent l'écriture des articles, la retranscription des entretiens, le tri des photos... en bref, la matinée nous sert à mettre en mots les événements de la veille, souvent entre deux papotages. C'est vers 13h que les ordinateurs se ferment et que notre très cher rédacteur en chef Mathieu fait la mise en page en jonglant avec la taille des articles, les titres et les photos. Une fois cette étape passée, on mange quand on peut - et si on peut - et le numéro part à l'impression en format A3. Normalement, il y a une imprimante dans nos bureaux, mais comme en ce moment elle est en panne, nous allons à la mairie qui nous accueillent très gentiment. L'impression dure entre quinze et vingt minutes, et c'est ainsi que nous nous retrouvons avec environ 200 exemplaires - ou plus - de l'îlot à plier à la main. En effet, il n'existe pas de machine pour plier les îlots sur l'île, alors tous vos numéros sont soigneusement pliés par nos soins les plus grands. Malgré les apparences, c'est plutôt un agréable moment quand nous sommes plusieurs car cela nous permet de nous retrouver autour d'un verre au Triskell et de papoter - encore, malgré toutes les feuilles à plier. Selon le nombre de personnes, le temps de pliage peut varier, mais il dure au moins une heure, une heure qui passe vite puisque le geste devient vite automatique. Enfin, la dernière étape reste la distribution. En milieu d'après-midi, on va à Port Tudy, au bourg et à Port Lay et on donne nos pliages aux commerces ou autres afin que tout le monde dans le coin puisse avoir un exemplaire de l'îlot du jour à proximité. Voici la fin de la production de l'îlot du jour. Seulement, il arrive aussi qu'au lieu d'aller au pliage et à la distribution, nous allions à des projections pour rencontrer des artistes, que nous prenions des photos, que nous fassions des recherches pour des articles. Comme je l'ai indirectement dit en début d'article, l'après-midi est aussi le moment où nous assistons à des événements pour le lendemain matin. En conclusion, entretenir l'îlot, ça prend du temps et de l'énergie. En réalité, nous sommes constamment en train de réfléchir à ce que nous pourrions écrire pour le lendemain, et il arrive que certains articles soient écrits très tard la nuit pour gagner du temps le matin suivant. Voilà pour les coulisses et le dernier numéro de cette année, alors bonne fin de festival à tous !

## Écho de la billetterie

La billetterie, c'est un peu Fougères et Clisson dans la Blanche Hermine, les portes du FIFIG, le rempart crénelé d'où sont accueillis spectatrices et spectateurs, vaillants festivaliers reçus par des bénévoles non moins vaillants.

Le poste n'est pas le plus simple ; Yaël, 15 ans, s'en acquitte depuis 2 ans maintenant, amenée là avec ses frères et sœur par son papa dont c'est le 8e FIFIG. « Ça va, les gens sont gentils, me dit-elle avec philosophie, juste peut-être on manque un peu d'exercice, il faut aller se dégourdir les jambes régulièrement. » Reverta-t-on son regard imperturbable et son sourire doux l'année prochaine ? Bien sûr, tous les ans désormais. Le festival est définitivement entre de bonnes mains.

La billetterie, outre l'accueil, le point réclamation, la vente des t-shirts, cartes postales, petits gâteaux, et bien sûr des billets, c'est aussi la distribution de café aux bénévoles. Rien que pour ça, c'est le cœur battant (un peu trop vite après le 4e café de la matinée) du festival. C'est le point d'ancrage, le lieu sacré de revitalisation, l'autel de retour à la vie, de 9h à 17h du matin.

Vive la billetterie, et puisse le café ne jamais se tarir.

# La légende dit...

Ce matin le vallon de Port Lay s'est réveillé sous un ciel tout embrumé. Et il flottait dans l'air au-dessus du petit port une drôle d'odeur. Des effluves de whisky s'évaporait de la surface de la mer. L'odeur pestilentielle réveilla les habitants encore endormis après une courte nuit de fête. Les quelques festivaliers matinaux et les derniers vaillants bénévoles déjà au travail pour cette ultime journée s'étaient tous réunis, attirés par cette drôle d'odeur au-dessus du quai. Non seulement, ça sentait extrêmement mauvais, mais en plus, la mer s'était drapée d'une nouvelle couleur, légèrement brune, l'écume était teintée de reflets dorés.

Les langues se sont vite déliées en ce dernier matin d'une semaine de fête à l'écossaise. Il se murmura dans le bourg que des sorcières de l'île de Skye, appelées en renfort par celles de Groix, s'étaient glissées dans les valises des invités. Elles avaient le pouvoir de prendre forme humaine, en apparats de bénévoles, elles ont passé la semaine cachées parmi nous, costumées de leur tee-shirt tout bleu. Ni vue ni connue.

Finalement, vexées de n'avoir pas pu voir un seul film, les dames décidèrent de se venger en déversant la part des anges dans les eaux de Groix.

La liqueur pénétra tout le réseau hydraulique de l'île et s'infiltra du barrage jusqu'aux habitations des groisillons. Vous n'avez pas remarqué la douceur de votre eau ce matin en ouvrant les vannes de la douche ? J'ai l'honneur de vous informer que vous vous êtes douchées au scotch ce matin. La scottish shower.

Bon il est temps de vous dire la vérité : les sorcières ne sont pas venues cette semaine à Groix, et l'eau de ses ports est pure encore. Le scotch a bien coulé hier soir mais dans les gorges des festivaliers endiablés qui se sont joyeusement trémoussés toute la nuit lors du concert de Willis Campbell. Port Lay en folie.

Même les piliers de comptoir, attachés depuis des heures aux beaux yeux de Nico, Olivier et Amandine du bar à vin, on finit par lâcher leurs verres pour rejoindre la vague dansante.

C'était notre dernière histoire, la légende de Port Lay, purement inventée, ou bel et bien vécue ces cinq derniers jours ? A vous de nous raconter. Cette ultime journée du FIFIG commence par des bribes d'hier qui reviennent :

J'ai parlé poils au comptoir avec Julie de Lorient.

Comme souvent.

Souvenir sonore. Des aboiements de chien me reviennent en tête.

Pour cinq fifric le goût d'une galette.

Après trois bières j'ai décidé de passer de l'autre côté de la buvette. Port Lay goût vin rouge pour finir la soirée. Quelle idée d'avoir mis un tee-shirt blanc hier soir, je le retrouve mouchetée de taches rouges ce matin. Le vin a jailli dans la danse.

Les premiers bateaux d'invités qui repartent, des bénévoles qui s'apprêtent à entamer la deuxième phase du travail, le démontage, des vacanciers peu reposés mais tous enjoués.

Il flotte dans l'air, ce matin, une triste ambiance de fin de soirée.

On occupera la journée avec la traditionnelle question d'anticipation : alors, ce sera quelle île l'an prochain ?

SOLUTION D'HIER : LÉGENDE DE GROIX.

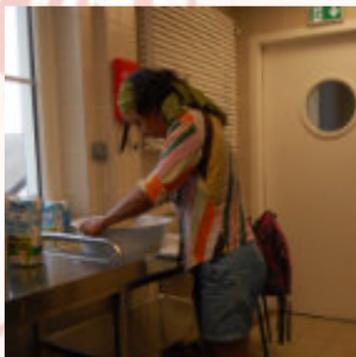
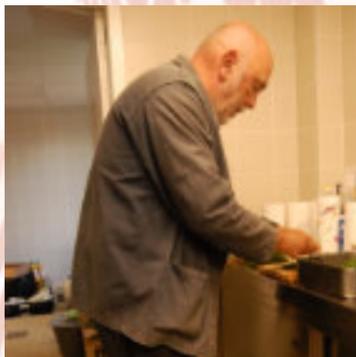
# OK, je sais toujours pas

Le pigeon, c'est l'oiseau que je préfère, c'est le plus maladroit, c'est celui qui vise une branche et qui atterrit sur une autre, qui a pris une brindille beaucoup trop grosse dans son bec et reste coincé dans un trou. C'est celui qui s'applique pour faire un nid dans une gouttière, je le regarde d'en bas avec affection en sachant que son espoir d'une saison confortable dans un nid douillet s'écroulera à la première tempête.

Le fifi, c'est un peu comme la saison de séduction chez les pigeons.

Tout le monde se fait beau, se tourne autour, les bénévoles se surpassent à faire des choses qu'elles n'ont jamais faites, les festivalier.e.s sont chaque jour en tenue du dimanche.

Moi, je me suis appliqué, j'ai mis ma plus belle chemise, j'ai fait ma coupe de cheveux bisannuelle, je tourne sur moi-même en roucoulant, je fais des trucs ridicules, je dis des blagues, je fais des bides. Je m'agite pour plaire. Je ne sais pas vraiment pourquoi je fais ça, un besoin de fleurir mon égo... Je crois que la séduction marche un peu, certain.e.s m'aiment bien, mais mon problème est plus grand. J'ai besoin de plaire à tout le monde. Je m'attache à vouloir plaire à la personne pour qui ces cabrioles ne déclenchent absolument rien, pas même un semblant de compassion, elle tourne les talons sans me regarder, elle ne me calcule pas, me ghost grave. Comme chez les pigeons. Alors mon égo se pique, je me mets à distance et tente une cabriole encore plus grande. C'est nul. Je devrais m'en foutre, ne pas m'acharner à vouloir faire rire ce mec qui doit juste être un peu triste... J'aime bien le pigeon car sa maladresse inoffensive me fait rire. Mais bon, je ne suis pas un pigeon. Enfin je crois.



# Au stand d'amnesty International

Le format table de presse en festival, tu en penses quoi ? Ça fonctionne, les gens viennent vous voir, ou tu as parfois l'impression de faire de la figuration ?

Dans un festival comme le FIFIG, ça fonctionne, parce que je pense que les festivaliers sont déjà sensibilisés à ces questions, curieux de ce qu'on présente et des sujets qu'on amène. Pour autant l'intérêt c'est aussi qu'on peut toucher des gens qui ne sont pas spécialement militants, qui viennent nous voir ou qu'on vient nous même solliciter dans la file d'attente. Et surtout, les gens viennent signer les pétitions, ce qui est très important pour nous : les pétitions, ça marche.

Tu aurais un exemple pour les gens qui seraient sceptiques sur l'efficacité des pétitions ?

Rami Shaath en Egypte. Il a été libéré grâce à l'action de plusieurs associations, dont Amnesty International. Même ses gardiens de prisons hallucinaient complètement du nombre de lettres d'inconnus qu'il recevait chaque jour, et les pétitions ont joué ce rôle de visibiliser la mobilisation pour sa libération. Ça impressionne les autorités et ça fait partie des leviers à notre disposition.

Je vois que vous dénoncez depuis quelques mois au moins la violation du droit à manifester en France, et notamment l'usage de la répression et des violences policières comme moyen de dissuasion et d'intimidation par le gouvernement français. Ça semble souvent « plus facile » de pointer du doigt les abus de régimes autoritaires dans des pays lointains, c'est moins clivant. Vous n'avez pas hésité à tenir votre ligne, est-ce que ces messages sont aussi bien entendus ou est-ce qu'il y a des réticences, voir des réactions d'agacement, des reproches ?

Non, nous sommes une organisation apolitique, mais nous dénonçons les manquements aux droits humains où qu'ils soient, y compris chez nous. Là il s'agit d'une menace claire au droit de manifester et à la liberté d'expression en France, depuis plusieurs années et particulièrement depuis 2018. On reste dans notre rôle et les gens sont réceptifs à ce message comme aux autres, particulièrement depuis les dernières manifestations contre la réforme des retraites : les gens venaient en famille, la mobilisation était très large. Ça a suscité une prise de conscience d'autant plus large. On travaille souvent sur des cas individuels, mais comme ce sujet concerne un grand nombre de personnes, notre campagne « manifestez-vous » devrait prendre plus d'ampleur là en septembre, pour mobiliser les gens, récolter davantage de signatures, et essayer d'obtenir l'interdiction des armes dites "à létalité réduite" en manifestation.

Quand tu regardes un dépliant comme celui-là, tu vois que notre travail c'est bien sûr d'informer et d'alerter, mais du coup c'est aussi de documenter. Une solide base de données, c'est un outil indispensable pour nous : ce qui figure sur notre matériel de diffusion, nos prospectus et nos affiches, c'est le fruit de recherches indépendantes menées par des chercheurs et des juristes de nos équipes, ou avec lesquels on a l'habitude de travailler. Et puis sur le festival ça permet d'enrichir les échanges avec les gens qui viennent nous voir.

## L'équipage de l'îlot

Jeanne

Charlotte

Blaise

Magda

Jules

Dolly

Mathieu

Vincent

Loren

Le crieur